

L'arène ou le maquis ?

Exercer le métier d'artiste, c'est tôt ou tard descendre dans l'arène. Qu'on le veuille ou non, ce métier s'apparente par certains aspects à celui de gladiateur. Une scène, un public, des puissants, des lauriers, des gagnants, des perdants. A celles et ceux qui s'y aventurent la fleur au fusil, on rétorque vite que cela n'est pas propre à l'art, que la compétition est généralisée et surtout que la fin justifie les moyens. C'est pourtant là qu'il faut reprendre la réflexion et (se) reposer les mêmes éternelles questions. Pas sûr que le contexte actuel nous conduise aux mêmes réponses. Lâcher le métier d'artiste et prendre le maquis pourrait bientôt constituer pour certains une alternative sérieuse, qui leur permettrait de rester en phase avec l'essence même de leur démarche, et pas seulement une échappatoire aux règles imposées par l'arène.

PARTIE I : L'ARÈNE

En réduisant drastiquement les budgets publics alloués à la création artistique en général et aux artistes en particulier, celles et ceux qui gouvernent la cité ne font qu'actualiser l'injonction commune faite aux artistes par temps de crise, « Assumez vos choix, soumettez-vous enfin aux règles du marché et arrêtez de vous plaindre ! ». Bref exactement ce que la fourmi dit à la cigale dans la célèbre fable.¹ Face à cela se dresse, dans la communauté artistique, la vulgate selon laquelle l'art a de tout temps été un contrefeu fragile mais indispensable pour lutter contre les forces qui agitent la cité au quotidien. La faiblesse de ce contre-argument rappelle que finalités et moyens sont indissociables. Distinguons-les avant d'aborder ce qui les relie.

LES FINALITÉS : L'ART SE JAUGE EN TERME DE VITALITÉ

Pour pouvoir se retrancher derrière la subversion de l'art, déjà faudrait-il prouver que l'art est subversif par nature, ce qui est loin d'être le cas. Au milieu d'une arène impitoyable créer une œuvre subversive tient de l'exploit. Qu'on le veuille ou non, l'art peut malheureusement œuvrer malgré lui pour des forces qu'il prétend critiquer ou combattre. Ainsi, dans une société désabusée et de plus en plus inégalitaire, l'art qui conduit au mépris de soi en ressassant l'impossibilité du sens ne sert *in fine* qu'à renforcer les forces dominantes et nous détourner de la tentation de tout engagement. C'est que « *l'art ne se juge pas en terme d'idéologie, mais de vitalité* », ² ce qui revient à dire qu'une œuvre se mesure à l'effet qu'elle produit au-delà d'elle-même. Est subversif aujourd'hui tout ce qui accroît en nous le sentiment d'existence et régénère notre énergie vitale.³

Certes, subvertir n'est pas la seule fonction de l'art, il peut aussi servir à célébrer ou divertir, mais la

¹ « Vous chantiez ? J'en suis fort aise / Eh bien ! dansez maintenant. »

² François Chevalier, *La société du mépris de soi, De L'Urinoir de Duchamp aux suicidés de France Télécom*, Paris, Gallimard, 2010.

³ A condition de ne pas oublier que celle-ci est issue de l'obscurité, du noir « qui serait en l'homme le sens de l'inhumain dont il participe », écrit Annie Lebrun (*Si rien avait une forme, ce serait cela*, Paris, Gallimard, 2011).

puissance de récupération du système actuel rend la réussite de cet art-là parfois discutable. Jouer de la lyre lorsque la cité brûle revient un jour ou l'autre, si l'on n'y prend garde, à se ranger du côté de ceux qui affirment qu'il n'y a aucun incendie ou carrément à s'allier à ceux qui l'ont allumé. Cet art-là, largement commenté et soutenu par ailleurs, n'a nullement besoin d'être protégé. Ce n'est ni une histoire de discipline artistique ni une question de propos intellectuel. La poésie peut être hautement politique. Une chanson ou un conte peuvent être plus engagés qu'une installation d'art contemporain et le lieu à lui seul fait parfois la différence : jouer de la lyre dans la rue, un théâtre public ou un événement privé sont peut-être trois pratiques complémentaires mais néanmoins distinctes dans leurs effets.

Bref, dès que l'on acquiert un minimum de conscience politique et de goût pour l'intérêt collectif, le métier d'artiste devient périlleux, surtout lorsque la situation se complique pour tout le monde, tant les combats à mener dénaturent de plus en plus le métier. La question des finalités, c'est-à-dire du sens même de l'activité artistique, se repose alors avec insistance, et pas uniquement sur le plan individuel.

LES MOYENS : CHOISIR SES COMBATS

Autant en sport ou en politique la notion de combat est incontournable, autant en art l'unique combat qui fasse sens est celui qui confronte l'artiste aux forces souterraines qui nous traversent, le « combat » avec soi, en réalité une négociation avec le mystère qui nous constitue, une exploration plus qu'une conquête. Sauf que ce combat-là, pourtant essentiel, est aujourd'hui occulté par un autre combat qui se généralise, celui qui isole, le combat avec l'extérieur, le combat économique, le combat avec les autres. Non seulement avec les autres artistes mais aussi et surtout avec tous ceux qui veulent que l'on rentre dans le flux sans mot dire.

Rentrer dans le flux, c'est produire, produire, produire. Vite et mal s'il le faut. Or quiconque travaille le sensible sait que qualité rime avec durée. *Ouvrer* plutôt que *travailler*. Cela peut concerner un enseignant, un chercheur ou un entrepreneur, ce n'est pas spécifique à la création artistique ; créer nécessite du temps, beaucoup de temps. Même les éclairs de génie résultent de longues phases de maturation. Le temps de faire les choses et le temps en amont, le temps d'évoluer, d'apprendre, de sentir. « *Percevoir est un art qui prend des années de minuscules efforts quotidiens.* »⁴ Le travail de création artistique est un travail au long cours. Un travail qui fait appel à autant de savoir-faire que de savoir-être relevant, certes, d'une part d'inné, mais aussi et surtout d'une grande part d'acquis. Pour qui veut allumer l'éclair, il faut d'abord être longtemps nuage.

Lorsqu'on consacre son temps à lutter contre les vents contraires au lieu de se charger en puissance, on se dissout littéralement dans le flux. Quand on doit lutter pour sa survie économique ou simplement une vie décente, on n'a plus le temps de créer. Etre employé à temps plein et écrire un roman le soir est un mythe ou, au mieux, une performance au prix de la solitude. Créer implique l'être dans son entièreté, ce n'est pas un hobby, c'est une activité à temps plein. Elle est parfois compatible avec d'autres activités plus lucratives (surtout si elles sont connexes), mais même avec l'appui de l'entourage (salaire d'un proche, mécénat privé, mécénat familial ou héritage), l'artiste a aujourd'hui de moins en moins le choix et des armes et du combat.

⁴ Alain Damasio, « *La liberté d'utiliser ou de repousser la technologie est inexistante aujourd'hui* », Entretien avec Kora Saccharin, 06/03/2014, Télérama.fr

FINALITÉS ET MOYENS SONT INTERDÉPENDANTS

Alors, soit l'artiste descend dans l'arène du marché en investissant dans les sensations fortes et le spectacle afin d'obtenir un jour ou l'autre un retour sur investissement, soit il choisit l'arène voisine, celle de la culture non-marchande, et s'appuie vaillamment sur des soutiens publics tels que le statut d'intermittent et diverses subventions à la création pour « gagner » sa vie. Tenter de mener les deux combats de front est une gageure⁵, mais aujourd'hui la question n'est même plus là. En Belgique comme ailleurs en Europe, la seconde arène s'éffrite de plus en plus, c'est le moins qu'on puisse dire. Il ne restera bientôt plus qu'un seul combat, le préféré des foules, celui du héros solitaire, David contre Goliath. Ce combat-là en vaut-il la peine ? Quel sera le prix de la victoire ?

Petit détour par Hollywood, miroir grossissant des tendances de fond les moins avouables : Pour sortir victorieuse des *Jeux de la faim*⁶ dans lesquels elle s'est engagée pour sauver sa soeur, Katniss doit être la dernière survivante parmi les douze participants enfermés dans l'arène (dans ce cas-ci une forêt sauvage). Sensible et patiente, elle réussit l'exploit de ne tuer qu'un seul concurrent, le plus infâme, de laisser les autres s'entretuer et d'imposer une victoire en tandem avec l'avant-dernier concurrent (en menaçant de se suicider tous les deux). Sauf que cet acte, a priori subversif, est en réalité un sacrifice de Katniss qui s'avérera vain. Derrière cet exploit se cache une loi présentée comme intangible, que le spectateur intègre d'autant plus facilement qu'il est pris par les sentiments : le monde est devenu une arène et seules les âmes pures, astucieuses et combatives s'en sortiront... en apparence. « Puisse le sort vous être toujours favorable » est la maxime ressassée **ad nauseam** dans le film.⁷ Même la révolte qui finira par surgir dans le troisième tome ne modifiera rien aux équilibres en place dans ce monde futuriste et totalitaire. Le sort est tout puissant. Courage, talent et abnégation d'une part, violence, sacrifice et lutte sans pitié d'autre part. Voilà les clés d'une réussite... sans conséquence.

L'art n'est pas un acte isolé, indépendant du temps qu'il fait, ce serait d'ailleurs bien dommage. Le génie peignant seul dans sa chambre est une image d'Épinal qui arrange beaucoup de monde, mais la réalité du métier est autrement plus complexe. Ainsi par exemple, pour ne parler que du cinéma, le passage du muet au parlant ou de la pellicule au numérique a eu des conséquences sur le propos des œuvres créées par les cinéastes au fil du temps. De même, la production d'un film (financement, méthode de travail, planning, etc.) influence fortement l'œuvre créée, non à la marge, mais dans ses fondements-mêmes.

L'erreur consiste à croire que l'on peut changer de moyens sans changer de finalités. Si l'on accepte que les moyens soient soumis aux finalités que l'on poursuit, on doit aussi accepter que l'inverse en découle. Si les moyens changent, les finalités suivent le même chemin. Si le contexte nous impose des moyens différents, nos finalités en seront forcément impactées. Pourquoi l'artiste échapperait-il à ce mécanisme que n'importe quel artisan comprend d'instinct ? Changer les outils ou la température de son atelier a forcément une influence sur ce qu'il fabrique. Pourquoi en irait-il autrement pour l'artiste ?

5 Eric Smeesters, *Le temps c'est du désir*, SMartBe, décembre 2012.

6 *The Hunger Games*, trilogie pour adolescents écrite par Suzanne Collins et adaptée au cinéma en 2012 par Gary Ross.

7 Julie Gasnier, *Puisse le sort vous être toujours favorable*, Le cinéma est politique, 7/2/2013.

PARTIE II : LE MAQUIS

Alors que faire ? « Mieux vaut ne rien faire, écrit Slavoj Žižek, plutôt que de s'engager à ouvrir l'espace à la multitude des subjectivités, acte dont la fonction suprême est de huiler davantage les rouages du système. Aujourd'hui, la menace n'est pas la passivité mais la pseudo-activité, ce besoin impératif d'être actif, de participer, de combler le vide ambiant. La vraie difficulté serait de prendre un peu de recul. »⁸ Et que signifierait prendre un peu de recul lorsque le choix de travailler le sensible, faire de l'art, est déjà pour certains un pas en arrière, une façon de prendre soin de la cité, une façon de résister pacifiquement aux lois inégalitaires du monde actuel ?

Ne resterait-il plus qu'à prendre le maquis ? Vivre et travailler hors des murs de la cité. Abandonner le métier d'artiste et rejoindre le dehors plutôt que se maintenir à tout prix dedans. Se relier à la nature et aux autres plutôt que se battre à proposer un regard, des sensations, un propos, si pertinent soit-il, à un public. Ralentir plutôt qu'inviter à la lenteur à travers des formes. *Faire* plutôt que *dire*.

PRENDRE LA FUITE ?

Mais comment éviter la fuite en rase campagne ? Comment dépasser l'écueil du nihilisme postmoderne dont le repliement sur soi (et ce prolongement de soi qu'est la famille immédiate) n'est qu'un des signes les plus marquants ? Ce que Gébé prônait en 1970 dans sa célèbre bande dessinée *L'An 01* était de faire un pas de côté : « On arrête tout, on réfléchit et c'est pas triste. » Quarante-quatre ans plus tard, l'enjeu joyeux s'est transformé en sentiment d'urgence. Plutôt qu'une démobilisation générale, c'est aujourd'hui une mobilisation générale qu'il nous faudrait. L'horizon s'est entretemps refermé. Il s'agit cette fois de se préparer à ce qui vient, non pas à la manière des tristes survivalistes⁹, mais en continuant à s'impliquer dans la cité, s'il le faut à distance, ne serait-ce qu'en démontrant qu'une autre façon de vivre, travailler et créer est possible.

Et si prendre soin de la cité, c'était aujourd'hui, paradoxalement, en sortir ? Et si les artistes engagés et les idéalistes de tous poils étaient plus utiles là-bas qu'ici ? Car il semble aujourd'hui de plus en plus évident que là-bas, « ce qui se constitue, ce ne sont pas des îlots, des oasis, des niches existentielles au milieu du désert néo-libéral, mais de véritables mondes, une sorte de condensation territoriale de forces, d'idées, de moyens et de vies qui attirent magnétiquement tout ce qui fuit, tout ce qui déserte, tout ce qui fait sécession avec le nihilisme dominant. (...) Ce dehors ne concerne donc pas seulement ceux qui y vivent, mais aussi tous ceux qui pourraient être tentés, à un moment ou à un autre, de laisser derrière eux une forme d'existence devenue par trop toxique pour eux. À tel point que l'on se prend à imaginer que si la politique devait continuer de suivre sa pente néfaste, cet archipel de dehors pourrait bien assumer en tant que tel une sorte de rupture avec cet ordre vermoulu. Au reste, une telle chose s'est déjà vue dans l'histoire récente. Les maquis pourraient bien, un de ces jours, ressortir des musées. »¹⁰

8 Slavoj Žižek, *La violence du système n'est pas un accident de nos systèmes, elle en est la fondation*, Au Diable Vauvert, 2012.

9 Groupes ou individus qui se préparent à la catastrophe en apprenant des techniques de survie et des rudiments de notions médicales, en stockant de la nourriture, en construisant des abris... et en achetant des armes.

10 Appel aux amis de la commune de Tarnac (France, plateau des Millevaches), lettre du 28 novembre 2013.

LE MAQUIS POUR QUOI FAIRE ?

Qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit nullement de passer de l'art à l'art de vivre. Le maquis est d'abord un territoire intérieur, même s'il peut aussi recouper un espace géographique bien réel, en l'occurrence dans certaines campagnes.

Prendre le maquis, c'est d'abord exercer une activité qui serve réellement l'intérêt collectif, et donc à distance de la frénésie qui est devenue la marque de la cité. Une activité peut-être plus discrète, loin des feux de la rampe, moins individuelle, mais aux conséquences bien concrètes et permettant une meilleure cohérence entre fins et moyens. Par exemple, participer à la généralisation de nouvelles pratiques pour mieux se loger, se nourrir, se déplacer, faire la fête, apprendre, communiquer, commercer, soigner, etc. Mieux signifie ici « plus lentement » pour respecter le rythme de la planète. Par exemple, préparer concrètement l'avenir pour tous ceux qui quitteront les villes tôt ou tard... de gré ou de force, dans les décennies à venir. L'exode rural est terminé depuis quelques années; c'est l'inverse qui est en train de s'opérer. Nos campagnes ne rajeunissent pas encore, mais un vent nouveau les anime, pour l'instant en secret ou presque.

Ensuite, prendre le maquis ce serait prendre les sentiers de traverse de la création artistique, sortir des circuits « professionnels », lâcher l'ambition d'en vivre... et donc créer en marge d'une autre activité. Mais le nœud restera le temps que l'on pourra y consacrer. L'enjeu est donc double, d'abord traduire l'essence de la démarche artistique dans une autre activité créatrice hors du champ culturel, activité qui permette d'obtenir un salaire qui ne soit pas « alimentaire ». Comme évoqué ci-dessus, le travail ne manque pas. Ensuite, trouver le moyen de créer des formes artistiques malgré tout, autrement¹¹, en collectif et sur des cycles beaucoup plus longs. Des formes qui n'intéresseront sans doute pas la cité avant longtemps. Voilà peut-être un combat qui, lui, en vaut la peine.

Tout n'est pas vert dans le maquis, loin s'en faut. On s'y dispute comme ailleurs et la nature ne fait aucun cadeau. À écouter ceux qui y vivent, la voiture et Internet sont incontournables. Se déplacer et se chauffer coûterait plus cher qu'en ville. La solitude y a un goût amer, et le manque de culture de qualité se fait parfois sentir, eh oui. Le véritable enjeu sera alors de créer des souterrains entre maquis des villes et maquis des champs. Passeur est un métier qui a de l'avenir.

UNE FORME DE CRÉATION

Peut-être s'agit-il de construire des maquis à l'intérieur même de la cité. Peut-être. Ce texte est un appel à discussion, l'image arrêtée d'une réflexion en cours. Comme toute question vraiment politique, c'est d'abord une question intime. Nous aurons toujours besoin de formes sur les murs de nos cavernes. Inventer, explorer, créer, crier est au cœur de l'homme. Mais peut-être devons-nous aujourd'hui apprendre l'art de l'esquive, du détour.

Comment ne pas transiger sur son désir ? Comment faire dès lors que l'on refuse de capituler tout en refusant certains combats ? Comment continuer à prendre pleinement et joyeusement part aux mouvements du monde ? Comment garder l'appétit de la réflexion et de la création ? Comment continuer à explorer le silence, transmettre secrètement, si ce n'est par la magie des formes, des flammes de vie ? Voilà le seul enjeu qui tienne.

¹¹ Matieu K. « Avec une caméra » in Article II, 19/2/2014.

Depuis toujours les artistes « ne font qu'exprimer avec un peu d'avance les évolutions souterraines de la société ». ¹² Si ce n'est par leurs formes peut-être pourraient-ils le faire, au moins un temps, par leur choix de vie, leur façon de vivre, d'habiter et travailler, bref de faire société. Après tout « l'insoumission sensible imagine les plus folles évasions » ¹³ et ce genre de choix est peut-être aussi une forme de création.

ERIC SMEESTERS

Réalisateur, etc
21 juin 2014

SOURCES ET RESSOURCES

François Chevalier, *La société du mépris de soi, De L'Urinoir de Duchamp aux suicidés de France Télécom*, Paris, Gallimard, 2010.

Annie Lebrun, *Ailleurs et autrement*, Paris, Gallimard 2011.

Michel Simonot, « [Artistes ou la peur de faire peur](#) », in *Libération* du 22 avril 2014.

Frédéric Lordon, « [Les évitements visibles du " Parlement des invisibles "](#) », La Pompe à Phynance, Blog du Diplo, 7 février 2014.

¹² François Chevalier, op. cit.

¹³ Annie Lebrun, op. cit.